

Chapitre 1

Paris, début avril 1981, un bureau du troisième étage du ministère de l'intérieur.

— C'est l'idée la plus stupide que vous ayez eu depuis longtemps Robert. Vous savez très bien que je déteste voir des civils se mêler d'affaires militaires, et une femme, en plus ! Que dis-je, une gamine !

— Ecoutez mon vieux, des gamines comme celle là, je voudrais en avoir plus à mettre à la disposition du service. Nous avons épluché les dossiers de vos professionnels, nous n'avons trouvé personne qui convienne ! Ce n'est pas un civil ordinaire, elle a des états de service pour le moins remarquables, si elle était dans nos rangs vous seriez obligé de l'appeler Lieutenant Colonel.

— A vingt ans, vous vous moquez de moi, elle était dans ses langes quand elle a fait ses premiers pas à l'agence ?

— Pas vraiment, mais à treize ans elle photographiait les prisons Francistes, à dix-huit elle passait des documents à la frontière espagnole qui ont aidés à poser Ruan Carlos sur son trône en douceur, et ce n'est pas le plus important : elle est extrêmement bien entraînée.

— Alors pourquoi ne fait-elle pas partie de nos services ?

— C'est là le problème...

— Je me doutais qu'il y en aurait un !

— Elle est classée personnel incontrôlable. Elle ne répond à aucune des normes que nous attendons des gens de notre organisation. Elle a une nette allergie envers toute

forme d'autorité et de hiérarchie, elle réfléchit, et peu importe qui donne les ordres elle... agit en son âme et conscience.

— Dans cette mission nous avons déjà perdu un homme, un bon élément, nous sommes sans nouvelle du deuxième, et vous me proposez d'envoyer finir le travail par une espèce de hippie caractérielle, qui de plus va sûrement nous coûter les yeux de la tête !

— Non, elle ne coûte rien, ce n'est pas un mercenaire comme certains transfuges militaires.

— Je vous demande pardon ?

— Pour cela aussi, elle est hors norme, elle travaille au nom de vieux principes, patrie, honneur, France, bref, ...vous voyez ce que je veux dire.

— Un dinosaure de vingt ans, mais d'où sort-elle ?

— De nulle part, c'est oui ou c'est non, le reste ne vous regarde pas. Vous avez vu son dossier, elle fait partie des hommes et des femmes de l'ombre. Nous la contactons et nous voyons si elle accepte... A moins que vous ayez mieux à proposer ?

— Si elle accepte, il ne manquerait plus que cela, on ne refuse pas des ordres !

— Vous ne semblez pas vouloir comprendre, nous ne la rémunéreront pas, nous n'aurons aucun moyen de pression sur elle, ni famille, ni ami. Elle peut nous planter au beau milieu de la mission si quelque chose ne lui convient pas, c'est le risque. A nous de rendre les choses disons... incontournables.

— Et si elle se fait prendre ?

— Pas de problème, c'est une affabulatrice, nous l'abandonnons, officiellement il n'y a rien. Que voulez-vous qu'ils tirent d'elle qu'ils ne savent déjà ? Et si elle réussit, c'est tout bénéfique pour vous et je l'espère ...pour moi ?

— Il va sans dire mon cher ami.

— Alors ?

— Alors, nous n'avons pas le choix. Quel est son nom déjà ?

— Marguerite Bourset, nom de code Mina.

— Si elle répond positivement, quand sera t-elle à Londres ?

— Encore quelques détails à régler, vous comprendrez qu'il faut que ce voyage s'emboîte dans le cadre de sa vie sans paraître étrange le moins du monde. Ne comptez pas la voir débarquer à Londres au mieux avant septembre prochain.

— Septembre prochain !

— Si d'ici là vous avez retrouvé votre agent, elle reste en sommeil et continue ses petites études tranquilles, si le problème n'est pas réglé elle prend la relève. Cela vous convient-il ?

— D'accord, mais si cette fille devait réussir là où deux de nos agents ont semble-t-ils échoués, se serait le monde à l'envers !

— Ces gens de l'ombre ont beaucoup d'avantages sur nos personnels fixes, le premier étant de n'avoir ni visage, ni existence au sein de nos services, pas de vieux copain de chambrée, rien.

— Vous m'avez dit qu'elle avait une formation de pointe dans bien des domaines, comment ?

— C'est exacte elle a reçu la formation de nos meilleurs instructeurs lors de mini stages de trois ou quatre jours au plus, par groupes de six recrues maximum, toujours sous des noms d'emprunts, nous faisons en sorte qu'ils ne gardent jamais aucun contact entre eux. Et, vous savez comme moi qu'il y a pas mal de ...pertes dans ce genre de programmes accélérés, peu nombreux sont les élus. Parmi eux tous intègrent l'armée à l'exception de quelques spécimens.

— Si je comprends bien, un dossier inaccessible, pour un agent fantôme.

— C'est cela, et c'est très utile dans certain cas. Ne faites pas cette tête là ! Vous détestez les civils à ce point ?

— Ils sont tout ce que nous ne sommes pas, fainéants, grossiers, arrogants, ils ne respectent rien, ils n'obéissent à personne. Je ne supporte pas tout ceux qui essayent de nous ressembler mais refusent nos règles, sous prétexte de liberté, comme ils disent, ils ne veulent pas rentrer dans le moule pour préserver leurs idées de soixante-huitards at-tardés, mais jouer les espions ça oui ! C'est excitant ! Tous ces jeunes sont à vomir !

— Pourtant, vous risquez d'en avoir besoin, un jour prochain certains assureront la relève. Etes-vous sûre que dans vos rangs tout ceux qui disent oui pensent oui ; mais pas plutôt solde, avancement, ou promotion ?

— Je ne vous permets pas !

— Regardez les choses en face, si vous avez besoin de personnel extérieur, et il n'y en a pas beaucoup, c'est que les bonnes recrues se font rares dans vos rangs.

— Trop rares je l'avoue... Arrangez moi ça avec cette Mina, et faites en sorte que nous n'ayons pas de problèmes.

— Je ferais au mieux.

Chapitre 2

Nous étions le dix mai 1982, je venais de quitter le domicile familial, pour me réfugier dans une habitation qu'avait achetée ma mère afin de venir y vivre dans de bonnes conditions quand elle se serait enfin séparée de mon père.

Toutes mes affaires étaient au beau milieu de la pièce principale, et par-dessus, il y avait ma chienne Mars, la seule bénédiction dans cette vie de fous. Le lundi suivant je devais me rendre à la faculté, il me fallait sortir quelques vêtements et autres des sacs poubelles qui m'avaient servi de valises, et trouver un endroit pour mettre le bureau et le lit. C'était une petite maison dans la banlieue de Rouen. Un vieux papier peint à moitié décollé pendait des murs, dans un coin se trouvait une cuisinière dernier modèle, mais pas de lave-linge, et la salle de bain était à peine utilisable, tout cela faisait un ensemble pour le moins paradoxale. Je ne disposais que de cent francs par semaine péniblement gagnés en cours particuliers pour nous nourrir, le chien et moi, et payer l'essence de mon indispensable vieille voiture. Mais tout allait bien, rien n'aurait pu être pire que de continuer à supporter mon père, le positif s'imposait : je n'aurais pas de loyer à payer, j'habitais chez ma mère, et je bénéficierais de la plus grande tranquillité pour me consacrer à la dernière ligne droite avant mes examens. Puis il y aurait les vacances, ma mère avait promis d'en profiter pour se séparer définitivement de mon père, adieu disputes interminables, insultes, et cris. Je ramassais donc consciencieusement livres et cahiers que j'empilais dans un coin et triais les

habits, c'était le meilleur moyen pour oublier que les autres ne s'enfuyaient pas de leur domicile, qu'ils vivaient normalement du moins je l'espérais pour eux. Dans quelques heures ou quelques jours au plus j'allais voir apparaître pour un instant mon petit ami. Un type formidable, quinze ans plus âgé que moi, et marié à une actrice, ce qui lui évitait d'avoir la mauvaise idée de partager un jour ma vie pour le meilleur et le pire. Nous ne gardions que le meilleur et c'était parfait comme cela. George était peintre et je lui servais de modèle à l'occasion, il en vivait, ce qui est rare. Il n'y avait aucune ambiguïté entre nous, nous nous disions ce que nous voulions, ne nous posions jamais de questions gênantes, et acceptions l'autre tel qu'il était.

Tout en rangeant, je pensais à Marie, Pour ainsi dire, elle ne me quittait jamais. J'avais quinze ans le jour où nous nous étions rencontrées pour la première fois ; elle était professeur de danse, j'étais son élève. Mademoiselle Morel dirigeait le club d'une poigne de fer, parfois il manquait le gant de velours, il y avait ceux qui la traitaient de Serbert, et ceux qui l'adulaient, au début, j'étais sans opinion. Un jour que je m'échauffais seule comme à l'habitude dans un coin de la salle immense, elle était passée près de moi, m'avait frôlé les cheveux ponctuant son geste d'un sympathique et innocent « Ça va » ; et à cette seconde, sans que je sache pourquoi le monde avait basculé pour moi et moi seule. Elle n'en était pas responsable mais était devenue à mes yeux l'être le plus important de l'univers. Marie, que je ne devais tutoyer en tout bien tout honneur que des années plus tard, n'était pas un prix de beauté comme on l'entend de nos jours, elle portait les cheveux courts coupés à la garçonne, son corps était musculueux mais fin et agréablement proportionné. Mais surtout, le monde se reflétait dans ces yeux, évoquant l'essence même de la féminité, auprès d'elle tout paraissait possible, même l'irréel, elle déployait une joie de vivre

sans borne jusqu'au milieu des larmes, et je ne l'avais vu pleurer qu'une unique fois. A maintes reprises j'avais essayé de chasser de mon esprit cet amour homosexuel ridicule et d'autant plus sans espoir que je ne devais jamais le lui avouer, car l' élu de mon cœur partageait la vie d'une autre femme pour son plus grand bonheur. Néanmoins, en dépit de tout et de la terre entière en venant poser mes valises momentanément dans cette maison que je n'avais pas choisie, je m'installais à quelques centaines de mètres du lieu de travail de Marie, et cela me faisait chaud au cœur. En nettoyant ma chambre, je m'accrochais à l'idée qu'un de ces prochains jours j'irais la voir ; il faut noter que depuis l'âge de dix-huit ans auquel j'avais arrêté la danse pour me consacrer pleinement à mes études d'anglais, je lui rendait visite tout au plus deux fois par an. Lors de ces rendez-vous impromptus nous bavardions au plus vingt minutes, mais Marie était un rêve et contre un mirage on ne peut rien, j'en avais fait mon model. Son sale caractère, que je connaissais bien pour avoir travaillé avec elle pendant trois ans, devenait presque une qualité à mes yeux. Jamais elle ne cédait, elle était droite, fière, et profondément juste et équitable dans ses décisions, mais elle était également dure, et terriblement exigeante, plus envers elle même que les autres du reste. Du jour où elle était entrée dans ma solitude, et m'avait obligé à rompre le silence dans lequel je m'étais emmurée ne serait-ce que pour lui dire des banalités, elle avait été le premier rayon de joie et de vrai bonheur que je croisais depuis des années. J'avais écouté tous ses conseils même celui qui avait consisté à me dire de n'être pas comme elle, c'est pourquoi j'avais un homme à mes côtés si on peut dire, sans le savoir, sans le vouloir, elle m'avait en quelque sorte élevée.

La réalité me sorti ce soir là de mes rêves comme à l'habitude, à bientôt minuit il fallait faire à manger au chien et dormir. Mars et moi partageâmes un demi saucis-

son et des pâtes dont il englouti la plus grande partie. Mercredi en quinze il y avait un partiel de phonétique, j'étais nulle dans cette matière, mais je devais réussir à tout pris cet oral, je ne voulais pas que l'on puisse dire que mes conditions de vie privée, qui étaient arrivées aux oreilles de certains enseignants, puissent avoir une incidence sur mon travail. Chacun sa fierté. J'avais déjà appris les trois quarts du cours, mais il y avait les dernières retouches à apporter, nous étions dimanche soir.

Il y a des réveils plus durs que d'autres et celui-ci le fut particulièrement. Pas de café, pas de thé, de l'eau chaude, pas de pain, et tout à l'avenant. Comme je n'étais pas surveillante, je n'avais pas de bonnes raisons pour avoir un emploi du temps convenable, je faisais partie des privilégiés qui ne travaillaient pas ! Mes parents n'avaient pas de bourses pour moi, ils gagnaient trop largement leur vie, et ma mère avait peur qu'en ayant un emploi déclaré je lui fasse passer une tranche d'impôts. Refusant l'argent paternel, il ne me restait que les petits boulots et les cours particuliers pour subsister, le fait de me loger lui donnait le droit à maman de me faire passer par ses quatre volontés, et je n'avais pas le courage de rompre avec mes père et mère à la fois. A la faculté je suivais des tas de cours qui n'avaient rien à voir avec ma matière principale, l'anglais, je m'employais à apprendre, bien au-delà de ce qui m'était demandé, la psychologie, la sociologie, le français, et de ce fait les journées n'étaient jamais assez longues. Il fallait toujours que je rende le monde immense à mes yeux et que je le fasse déborder d'ambitions toutes plus folles les unes que les autres pour oublier ce qui avait été mon quotidien ; entre un père ancienne barbouze tantôt violent, tantôt trop affectueux, et une mère qui sans s'en moquer considérait surtout ses intérêts financiers, qui étaient aussi les miens puisque j'avais choisi de vivre avec elle, avant même qu'elle ne quitte officiellement le domicile conjugal. Elle avait sûrement raison dans ses choix

puisque je pouvais toujours continuer mes études, bien que j'eusse souhaité affectivement autre chose.

Le mercredi arriva, je savais tout par cœur, je gâchais en les vomissant avant de partir, les bonnes pâtes qui m'avaient servies de petit déjeuner. Oh, je lui ai tout récité sur le bout des doigts, tout ce qu'il demandait et même le reste, j'avais une peur atroce. Cela a beaucoup fait rire Roger Hurbel mon professeur, il m'a conseillé de boire un verre de cognac avant de venir passer mes oraux, mais il m'a surtout vivement conseillé une nouvelle fois d'aller séjourner un an en Angleterre.

— Vous remplissez votre dossier dès maintenant, je ferais en sorte qu'il ne soit pas trop tard, vous partez en septembre, vous dites merde à vos problèmes et vous allez vous éclater pendant un an.

— Vous savez très bien que mon père est un ivrogne à moitié dingue, que ma mère en a peur et que je fais le tampon entre les deux. Je ne peux pas partir, c'est un type dangereux !

— Ce n'est pas à vous de vous en mêler, c'est à eux de se débrouiller.

— Cela fait dix ans que ça dure et...

— Dix ans de trop.

— Peut-être mais cela m'a permis d'être là aujourd'hui, j'ai des fringues sur le dos et...

— Et hier matin je vous ai vu aller donner votre sang avec Sylvie, juste à midi pour ramasser tous les sandwiches restant qu'ils distribuent aux donneurs après les prélèvements, officiellement pour nourrir votre chien !

— Les nouvelles vont vites !

— N'oubliez pas que vous ne ressemblez pas aux gens que vous côtoyez, même dans votre démarche, et quelle que soit votre condition actuelle, vous puez le fric dans lequel vous avez été élevé. Les autres le sentent et ils sont trop contents de vous voir dans la merde, même ceux, sur-

tout ceux, devrais-je dire, auxquels vous avez pu venir en aide à un moment ou un autre. Suis-je clair ?

— Parfaitement monsieur.

— Pour en revenir à ce qui nous occupe Londres n'est pas le bout du monde.

— Londres, mais comment être sûre d'aller exactement là bas, vous m'avez dit qu'ils ne prenaient que les meilleurs dossiers, ceux des gens qui ont un français parfait, or vous savez très bien que j'ai un accent de terroir.

— Allez voir au labo de langue de ma part, ils vous feront passer votre petit défaut, quelques heures de travail de plus ou de moins pour vous ce n'est pas un problème. Prenez ce dossier, motivez intelligemment votre candidature, et rapportez le dans les plus brefs délais. De toutes façons, c'est le dernier examen que je vous donne sans que vous ayez résidé dans un pays anglophone.

Quand on met les deux pieds dedans il paraît que cela porte bonheur, moi, j'ai toujours trouvé qu'il y a des périodes où à l'inverse cela a plutôt tendance à vous coller aux semelles. J'avais autant envie d'aller à Londres que de me pendre. Il me suffisait de fermer les yeux pour imaginer Marie à son travail, mon copain pouvait venir me voir à peu près chaque fois qu'il le voulait, d'accord je n'avais pas grand chose à manger, à tel point que Mars et moi partagions souvent la même gamelle, mais j'étais libre et je me sentais bien. Si je partais, je ne pouvais pas emmener Mars. Ma mère m'avait bien promis qu'elle allait quitter mon père pour venir vivre avec moi, ce qui soit dit en passant annonçait l'enfer, mais quand le ferait-elle ?